

MUSIQUE

Opéra-Comique : Première représentation d'*Une Education manquée*, opérette en un acte de Leterrier et Vanloo, musique d'Emmanuel Chabrier; reprise de *Le Médecin malgré lui*, comédie en trois actes de Molière, adaptée par Barbier et Carré, musique de Charles Gounod. — *La Caisse Nationale autonome de la Musique*.

Deux ans après avoir écrit *L'Etoile*, Emmanuel Chabrier composa sur un texte des mêmes librettistes Leterrier et Vanloo, une opérette en un acte, *Une Education manquée*. L'anecdote est mince : le jeune Gontran de Boismassif a tout appris de son maître Pausanias, tout, hormis ce qu'un mari doit savoir. Et le soir de ses noces avec Hélène de la Cerisaie, sa cousine (qu'une tante célibataire, sa seule parente, n'a pu instruire de ce qu'ignore Gontran), le couple demeurerait d'une chasteté totale si un bienfaisant orage ne faisait qu'Hélène apeurée vint se blottir dans les bras de son mari. Gontran, en effet, comptait sur les recommandations que son oncle lui devait faire; mais l'oncle, retenu à la chambre par la goutte, a dépêché Pausanias près de son neveu, lui confiant une lettre fort spirituelle, mais dont le dernier mot suppose qu'un jeune homme de dix-huit ans n'a plus rien à apprendre... Et Pausanias, lui-même, n'est pas plus savant sur ce que son disciple brûle de connaître, que l'enfant qui vient de naître. Et tout cela ressemble assez à une estampe galante, mais dont le trait assez appuyé, empâté même parfois, montrerait que la planche est usée. Nous sommes sous Napoléon III, et les estampes galantes d'alors sont pareilles aux meubles Louis XV qu'on fabriquait environ 1860 : le pieds étaient massifs, le galbe mal proportionné. La grivoiserie de Leterrier et Vanloo, si convenable qu'elle veuille demeurer, fait regretter Vivant-Denon. Oui, mais c'est ici qu'intervient Emmanuel Chabrier. Dans ses mains l'ouvrage se transforme, l'esprit reprend ses droits, la musique fait oublier le livret, ou plutôt elle s'appuie sur les paroles avec tant de légèreté, elle les enveloppe de tant de poésie que l'anecdote n'est plus qu'un prétexte, qu'on en oublie l'insignifiance et la grivoiserie, séduit et charmé que l'on est par tant d'éblouissantes trouvailles, par ce jaillissement sans cesse renouvelé, imprévu, et qui fait songer au

Mozart de *L'Enlèvement au Sérail* ou des *Noces*. Invention mélodique, harmonie transparente, instrumentation exquise, Chabrier a tout cela et quelque chose de plus ; un tempérament qui, malgré l'imprégnation wagnérienne, imprime à sa musique une originalité, un style absolument personnel et inimitable. Je n'en veux pour preuve que l'adorable page de *L'Etoile* : « Il faut le chatouiller pour le mieux éveiller... » Or, il y a dans *Une Education manquée*, dans les couplets de Pausanias, dans le duo : « Après vous avoir saturé d'hébreu... » dans la lettre du grand-père, dans les deux duos de Gontran et d'Hélène et encore dans le prélude, plus de verve et plus de musique que dans maints longs ouvrages pourtant célèbres.

Le cas de Chabrier est un mystère : sans doute ce gros garçon si fin, ce génie puissant et bonhomme a-t-il été victime de sa jovialité ; ses contemporains ne l'ont pas pris au sérieux. Il ne fallait pas, d'ailleurs, le prendre toujours au sérieux, mais l'auteur d'*Une Education manquée* et de *L'Etoile* est aussi l'auteur de la *Sulamite*, de *Gwendoline* et de *Briséis*, l'auteur de pages auxquelles le mot sublime s'applique si jamais ce mot eut un sens. Chabrier est un des plus grands musiciens qu'ait produits la France. Ses pairs ne s'y sont pas trompés : un César Franck, un Vincent d'Indy, un Duparc, l'admirèrent. Les musiciens, d'ailleurs, l'ont toujours admiré, mais c'est le public qui n'a pas suivi. Et il y a sans doute beaucoup de la faute des théâtres et des concerts : Chabrier, pour bien des gens, c'est seulement *España* (bien heureux encore quand on ne confond pas la pièce originale étincelante avec la valse de Waldteufel) ; mais ce n'est que cela, et c'est aussi sommairement injuste que de faire tenir tout Mozart dans la *Marche turque* de la *Sonate à variations*. Voilà deux fois que le nom de Mozart vient ce soir sous ma plume. Eh, mon Dieu, il serait absurde de faire un parallèle entre le maître de Salzbourg et l'auteur de *L'Etoile*. Mais il y a plus d'une demeure dans la maison du Père. Et le Père n'exige point que les célestes voisins de palier se ressemblent...

L'Opéra-Comique nous a donné d'*Une Education manquée* une interprétation fort satisfaisante : Mlles Jane Rolland et

Christine Gaudel chantent à ravir les rôles de Gontran et d'Hélène. M. Rousseau est un excellent Pausanias, M. Roger Desormière conduit l'orchestre avec une souple autorité. Enfin le décor de Mlle Larnaudie est délicieux.

§

C'est une excellente idée que d'avoir — à défaut de *L'Etoile*, qu'il faudra bien quelque jour se décider à nous rendre au théâtre, le succès de cet ouvrage, excellemment monté par l'Orchestre National de la Radiodiffusion sous la direction si ferme et intelligente de M. Inghelbrecht, ayant été éclatant — c'est donc une très bonne idée d'avoir repris *Le Médecin malgré lui*. Barbier et Carré ont avec tact transformé la comédie de Molière en livret d'opéra-comique, se bornant à ajouter un chœur de faiseurs de fagots au début du premier acte, à retrancher au troisième la scène de Thibaut et de Perrin, et pour le reste, respectant scrupuleusement l'original. La partition de Gounod est à la fois célèbre et mal connue. Elle est célèbre parce qu'elle a obtenu, lors de la création en 1858, quelque soixante représentations au Théâtre-Lyrique et parce qu'à l'Opéra-Comique elle fut reprise trois fois, en 1872, en 1886 et en 1902, et puis surtout parce que Fugère chanta les couplets de la bouteille tant qu'il put, car au concert comme au théâtre, il y trouva le plus grand succès. Mais les cent-quatre-vingt-deux représentations que l'opéra-comique de Gounod eut, en tout, à Paris sont déjà lointaines et bien des amateurs de musique ne savent de l'ouvrage que son titre. Il est fort réussi, d'une gaieté de bon aloi, d'une habileté consommée et la musique y est si bien appropriée au texte et aux situations, qu'on goûte un plaisir de plus sans rien perdre de l'agrément éprouvé d'ordinaire à la comédie originale. La tâche du musicien qui s'empare d'un ouvrage aussi connu est d'abord de ne point faire figure de sacrilège ou, au moins de barbare ou de maladroit. On serait presque tenté de lui demander de se faire oublier. S'il parvient à se faire non seulement pardonner mais applaudir, il faut que son mérite soit éclatant. C'est le cas de Gounod ici.

Il y a de-ci de-là quelques pastiches amusants de Lully,

et dès le début de l'ouverture; ailleurs ce sont des réminiscences de Mozart (au deuxième acte, une vingtaine de mesures semblent inspirées de *Don Juan* que Gounod connaissait admirablement). Mais il y a partout de la verve, de la légèreté, de la belle humeur. Et l'ensemble est fort réussi.

M. Louis Musy est Sganarelle comme il le fut dans *l'Ecole des Maris*. Il est un des meilleurs acteurs de nos théâtres lyriques, un acteur complet qui chante et qui joue avec un naturel parfait, et dont la voix, les gestes, les mines sont exactement ce que le texte exige et ce que la situation commande. Il est aussi bon musicien que bon comédien. M. Louis Morot est Géronte à l'Opéra-Comique comme il est Masetto à l'Opéra, avec la même aisance et le même succès. M. Louis Arnoult chante à ravir les airs de Léandre. Mlles Mattio en Jacqueline, Lecouvreur en Martine, Chellet en Lucinde sont excellentes. MM. Pujol, Bouvier et Derroja complètent une distribution qui est sans faiblesses. Le divertissement des apothicaires est réglé de manière très amusante par M. Constantin Tcherkasse. Et M. Roger Désormière a satisfait les mânes de Gounod comme ceux de Chabrier. Les décors de M. Serge Magnin— surtout le second — sont charmants.

§

L'initiative de M. A. Mangeot est particulièrement heureuse : le directeur du *Monde Musical* vient en effet de grouper tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la musique et qui déplorent la misérable part faite en France à l'art sonore, et il a fondé une **Caisse Nationale autonome de la Musique**. Avec le concours assuré du Commissariat Général du Tourisme (M. Roland Marcel a montré à la Bibliothèque Nationale, à la Préfecture du Bas-Rhin et au Tourisme qu'il était un homme d'action autant qu'un des esprits les plus éclairés), M. Mangeot se propose d'organiser une saison musicale en France, comme les Autrichiens et les Allemands le font si bien chez eux. Le tourisme et la musique doivent, chez nous aussi, se prêter un mutuel appui: la réussite des concerts mozartiens Versailles est un exemple de ce qui pourrait être fait. Une représentation de *Platée* au théâtre Montansier, une audition de l'admirable chef-d'œuvre (admirable et presque

inconnu) qu'est la Messe de Guillaume de Machault à Reims, des polyphonies du xiv^e et du xv^e siècle au Palais de Justice de Rouen, devraient obtenir le succès qu'ont mérité jusqu'en Amérique les représentations des Mystères données depuis quelques années sur le parvis de Notre-Dame à Paris. Il n'est pas difficile d'établir des programmes : nous sommes aussi riches qu'ignorants de nos propres richesses. D'autre part, la Caisse de la Musique doit soutenir l'action des sociétés musicales populaires, fournir aux compositeurs l'aide dont ils ont besoin, organiser des tournées de propagande dans les petites villes et bourgades de plus de deux mille habitants, ce qui sera du même coup un moyen de faire connaître et travailler de jeunes interprètes... L'entreprise doit réussir : l'accueil qui lui est fait dans les milieux musicaux est un gage de succès.

RENÉ DUMESNIL.

ART

La peinture anglaise au Louvre. — La peinture murale et les commandes de l'Etat. — Suzanne Valadon. — Memento.

L'exposition de **Peinture anglaise** organisée au Palais du Louvre est sans doute ce qui pouvait être fait de mieux, tant au point de vue du choix que de la présentation. Les Parisiens qui n'ont pas franchi la Manche et qui ignorent à peu près tout de l'art britannique ont beaucoup à y apprendre. On a coutume de dire que l'Anglais qui voyage emporte l'Angleterre avec lui; il s'installe à l'étranger avec toutes les coutumes de son pays. De même, la peinture anglaise possède un accent si particulier que les nouvelles salles du Louvre, avec leurs parquets bien cirés, semblent imprégnées d'une atmosphère anglaise. On s'étonne d'y entendre parler français.

« Peinture de luxe », a dit quelque part M. Louis Gillet. Je prends le mot dans le sens où l'on dit : « femme de luxe ». Tout y est si aimable, si délectable, si propre et si soigné, les paysages sont si bien composés, si corrects les uniformes rouges, si roses les visages, qu'une ambiance solennelle, opulente et distinguée, règne sur l'exposition. Même les scènes pittoresques de la vie rustique ou citadine de Hogarth ou de Morland prennent un air très comme-il-faut, que nous ne trouvons